Société genevoise des écrivains

Prix de l'essai 2023

Mesdames et Messieurs,

C'est avec grand plaisir que je remets ce soir le prix de l'essai au nom de la Ville de Genève à M. Vincent Gerber, spécialiste d'écologie sociale libertaire, alias Jules Wells, joli pseudo qui mêle prénom et nom de deux éminents représentants des utopies scientifiques.

J'ai personnellement éprouvé beaucoup de plaisir à lire cet essai qui témoigne d'une grande culture à la fois des oeuvres littéraires et des réflexions portées sur la science-fiction par la critique. Cela m'a rappelé l'enthousiasme de jeunes bibliothécaires avec qui je travaillais à Lausanne, avides de fantasy, de science-fiction, de fantastique, de jeux vidéo ou de jeux de rôles avec qui nous nous plaisions à imaginer notre action comme partie prenante d'un grand plan aux contours évidemment flous pour devenir les maitres du monde.

Au-delà de l'anecdote, je peux vous dire qu'ayant à diriger des groupes humains dans une administration depuis plus de 20 ans, fut-ce au service de la culture, des archives, du livre et de la lecture, ce type d'échange est une bouffée d'air face au déferlement croissant de normes, procédures et autres directives adossées aux plaisirs des contrôles internes et financiers. Un schéma bureaucratique dont raffole la science-fiction !

Il est à mes yeux très important que la génération qui nous suit, s'interroge sur le politique, la manière de ne pas le confiner aux querelles politiciennes et de faire valoir une réflexion ouverte, porteuse d'espoir, ne cédant pas à la dystopie et au fatalisme d'une société capitaliste empêtrée dans les inégalités, le consumérisme, l'individualisme face à la transformation radicale de l'environnement et de la biodiversité et dont on doit s'interroger sur la portée réelle de sa rhétorique péremptoire sur la bienveillance et l'inclusivité. Pour reprendre l'esprit de l'auteur que nous honorons ce soir, un regard sur soi et une critique de nos propres faiblesses ne seraient pas de trop...

Car, si j'ai bien compris le propos de votre lauréat, il s'agit de reconnaitre les bienfaits d'un genre littéraire peu valorisé – la Science-fiction qui rejoindrait les mauvais genres que furent la bande dessinée ou le polar– pour penser au-delà du simple fait littéraire, le devenir de notre monde sur le mode de l'utopie mais au prix d'une reconfiguration du genre lui-même. Il s'agirait donc de se départir des utopies pures, celles qui ont fleuri depuis la Renaissance et jusqu'au début du 20^{e} s., sur le mode de la société idéale, figée dans sa perfection, hermétique à l'histoire en quelque sorte.

Pour moi, il est tout à fait frappant et intéressant de constater que ce qui a fondé ma démarche historienne – aussi limitée fut elle durant ma vie professionnelle – rejoint en bien des points les interrogations et propositions de l'auteur notamment quand il se confronte à l'identité des membres de ces sociétés utopiques observées dans la littérature.

A mes yeux, la démarche historienne et de toute science sociale pense l'identité non dans un rapport à soi, comme isolat, mais bien dans l'interaction et l'interdépendance historiquement croissante qui nous donne en retour tout loisir de développer notre autonomie dans ce qu'on a appelé les interstices du système. L'identité n'est donc pas figée, ossifiée comme dirait l'auteur, mais bien mobile, évolutive et indéterminée.

La position nuancée et mobilisatrice de l'auteur, qui me semble rejoindre ma position, est d'autant plus intéressante aujourd'hui, qu'elle se situe dans un moment où le changement des rapports aux machines, élément difficile à contourner dans la science-fiction, s'accélère et nous plonge dans l'incertitude voire l'inquiétude éthique. Même nos pratiques de recherche s'en trouvent ébranlées : interroger, questionner, émettre des hypothèses pour identifier les archives à mobiliser est aujourd'hui questionné par une approche probabiliste, massive, quantitative du traitement des données désormais mises à disposition dans le cyberespace. Or, ce que dit avec force votre lauréat, c'est que le devenir ne viendra que de ce que nous aurons imaginé, de ce qui n'est pas encore, mais que notre présent nous permet de penser. Il y a là, une démarche profondément réfractaire au simple mimétisme qui fonde la méthode de supervision des algorithmes aujourd'hui utilisés pour nourrir les fonctionnalités de la bête numérique.

Or, à la lecture de l'essai, j'ai été frappé par un point de la présentation de l'oeuvre de Iain Banks. L'écrivain écossais imagine une société où les repères sociaux et mentaux sont le fait de bout en bout de machines pensantes qui, précisément et c'est le mot retenu dans l'essai de M. Gerber, « supervisent » toute la civilisation et agissent pour la protéger. Ce n'est certes qu'un mot, utilisé dans un sens proche mais non identique à celui que j'ai cité, mais j'y vois symboliquement, un renversement du rapport de supervision, car, aujourd'hui, c'est bien la supervision humaine des algorithmes qui a dynamisé un secteur en passe de changer le monde.

Si la Science-fiction est bel et bien le lanceur d'alerte qu'y voit M. Gerber, ce renversement potentiel impose sans doute que nous gardions les yeux ouverts, et comme le propose une femme abondamment citée dans l'essai, qui a bouleversé ce genre littéraire, Ursula Le Guin, veillons à ce que nous ne laissions pas dépérir le politique et le débat d'idées.

Je vous remercie de votre attention.

Frédéric Sardet
Directeur de la bibliothèque de Genève